

Jean-Jacques Rousseau, *Émile*, livre IV

L'enfant élevé selon son âge est seul. Il ne connaît d'attachements que ceux de l'habitude ; il aime sa sœur comme sa montre, et son ami comme son chien. Il ne se sent d'aucun sexe, d'aucune espèce :
5 l'homme et la femme lui sont également étrangers ; il ne rapporte à lui rien de ce qu'ils font ni de ce qu'ils disent : il ne le voit ni ne l'entend, ou n'y fait nulle attention ; leurs discours ne l'intéressent pas plus que leurs exemples : tout cela n'est point fait pour lui. Ce n'est pas une erreur artificieuse qu'on lui donne par cette
10 méthode, c'est l'ignorance de la nature. Le temps vient où la même nature prend soin d'éclairer son élève ; et c'est alors seulement qu'elle l'a mis en état de profiter sans risque des leçons qu'elle lui donne. Voilà le principe : le détail des règles n'est pas de mon sujet (...).

15 Voulez-vous mettre l'ordre et la règle dans les passions naissantes, étendez l'espace durant lequel elles se développent, afin qu'elles aient le temps de s'arranger à mesure qu'elles naissent. Alors ce n'est pas l'homme qui les ordonne, c'est la nature elle-même ; votre soin n'est que de la laisser arranger son travail. Si votre élève était
20 seul, vous n'auriez rien à faire ; mais tout ce qui l'environne enflamme son imagination. Le torrent des préjugés l'entraîne : pour le retenir, il faut le pousser en sens contraire. Il faut que le sentiment enchaîne l'imagination, et que la raison fasse taire l'opinion des hommes. La source de toutes les passions est la
25 sensibilité, l'imagination détermine leur pente. Tout être qui sent ses rapports doit être affecté quand ces rapports s'altèrent et qu'il en imagine ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à sa nature. Ce sont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les passions de tous les êtres bornés (...).

30 Voici donc le sommaire de toute la sagesse humaine dans l'usage des passions : 1. sentir les vrais rapports de l'homme tant dans l'espèce que dans l'individu ; 2 ordonner toutes les affections de l'âme selon ces rapports.

Mais l'homme est-il maître d'ordonner ses affections selon tels ou
35 tels rapports ? Sans doute, s'il est maître de diriger son imagination sur tel ou tel objet, ou de lui donner telle ou telle habitude. D'ailleurs, il s'agit moins ici de ce qu'un homme peut faire sur lui-même que de ce que nous pouvons faire sur notre élève par le choix des circonstances où nous le plaçons. Exposer les
40 moyens propres à maintenir dans l'ordre de la nature, c'est dire assez comment il en peut sortir.

Tant que sa sensibilité reste bornée à son individu, il n'y a rien de moral dans ses actions ; ce n'est que quand elle commence à s'étendre hors de lui, qu'il prend d'abord les sentiments, ensuite
45 les notions du bien et du mal, qui le constituent véritablement homme et partie intégrante de son espèce. C'est donc à ce premier point qu'il faut d'abord fixer nos observations. Elles sont difficiles en ce que, pour les faire, il faut rejeter les exemples qui sont sous nos yeux, et chercher ceux où les développements successifs se
50 font selon l'ordre de nature.

Un enfant façonné, poli, civilisé, qui n'attend que la puissance de mettre en œuvre les instructions prématurées qu'il a reçues, ne se trompe jamais sur le moment où cette puissance lui survient. Loin de l'attendre, il l'accélère, il donne à son sang une fermentation
55 précoce, il sait quel doit être l'objet de ses désirs, longtemps même avant qu'il les éprouve. Ce n'est pas la nature qui l'excite, c'est lui

qui la force : elle n'a plus rien à lui apprendre, en le faisant homme ; il l'était par la pensée longtemps avant de l'être en effet.

La véritable marche de la nature est plus graduelle et plus lente.
60 Peu à peu le sang s'enflamme, les esprits s'élaborent, le tempérament se forme. Le sage ouvrier qui dirige la fabrique a soin de perfectionner tous ses instruments avant de les mettre en œuvre : une longue inquiétude précède les premiers désirs, une longue ignorance leur donne le change ; on désire sans savoir quoi.
65 Le sang fermente et s'agite ; une surabondance de vie cherche à s'étendre au-dehors. L'œil s'anime et parcourt les autres êtres, on commence à prendre intérêt à ceux qui nous environnent, on commence à sentir qu'on n'est pas fait pour vivre seul : c'est ainsi que le cœur s'ouvre aux affections humaines, et devient capable
70 d'attachement.

Le premier sentiment dont un jeune homme élevé soigneusement est susceptible n'est pas l'amour, c'est l'amitié. Le premier acte de son imagination naissante est de lui apprendre qu'il a des semblables, et l'espèce l'affecte avant le sexe. Voilà donc un autre
75 avantage de l'innocence prolongée : c'est de profiter de la sensibilité naissante pour jeter dans le cœur du jeune adolescent les premières semences de l'humanité : avantage d'autant plus précieux que c'est le seul temps de la vie où les mêmes soins puissent avoir un vrai succès.

80 J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure, et livrés aux femmes et à la débauche, étaient inhumains et cruels ; la fougue du tempérament les rendait impatient, vindicatifs, furieux ; leur imagination, pleine d'un seul objet, se refusait à tout le reste ; ils ne connaissaient ni pitié ni miséricorde ; ils auraient

85 sacrifié père, mère, et l'univers entier au moindre de leurs plaisirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité est porté par les premiers mouvements de la nature vers les passions tendres et affectueuses : son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables ; il tressaille d'aise quand il revoit
90 son camarade, ses bras savent trouver des étreintes caressantes, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement ; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colère, on voit le moment d'après toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son
95 repentir ; il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite ; il voudrait au prix de son sang racheter celui qu'il a versé ; tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. Est-il offensé lui-même : au fort de sa fureur, une excuse, un mot le désarme ; il pardonne les torts d'autrui d'aussi
100 bon cœur qu'il répare les siens. L'adolescence n'est l'âge ni de la vengeance ni de la haine ; elle est celui de la commisération, de la clémence, de la générosité. Oui, je le soutiens et je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'est pas mal né, et qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est à cet âge le plus
105 généreux, le meilleur, le plus aimant et le plus aimable des hommes. On ne vous a jamais rien dit de semblable ; je le crois bien ; vos philosophes, élevés dans toute la corruption des collèges, n'ont garde de savoir cela.

C'est la faiblesse de l'homme qui le rend sociable ; ce sont nos
110 misères communes qui portent nos cœurs à l'humanité : nous ne lui devrions rien si nous n'étions pas hommes. Tout attachement est un signe d'insuffisance : si chacun de nous n'avait nul besoin des autres, il ne songerait guère à s'unir à eux. Ainsi de notre infirmité même naît notre frêle bonheur. Un être vraiment

115 heureux est un être solitaire ; Dieu seul jouit d'un bonheur absolu ;
mais qui de nous en a l'idée ? Si quelque être imparfait pouvait se
suffire à lui-même, de quoi jouirait-il selon nous ? Il serait seul, il
serait misérable. Je ne conçois pas que celui qui n'a besoin de rien
puisse aimer quelque chose : je ne conçois pas que celui qui n'aime
120 rien puisse être heureux.

Il suit de là que nous nous attachons à nos semblables moins par le
sentiment de leurs plaisirs que par celui de leurs peines ; car nous
y voyons bien mieux l'identité de notre nature et les garants de
leur attachement pour nous. Si nos besoins communs nous
125 unissent par intérêt, nos misères communes nous unissent par
affection. L'aspect d'un homme heureux inspire aux autres moins
d'amour que d'envie ; on l'accuserait volontiers d'usurper un droit
qu'il n'a pas en se faisant un bonheur exclusif ; et l'amour-propre
souffre encore en nous faisant sentir que cet homme n'a nul besoin
130 de nous. Mais qui est-ce qui ne plaint pas le malheureux qu'il voit
souffrir ? Qui est-ce qui ne voudrait pas le délivrer de ses maux s'il
n'en coûtait qu'un souhait pour cela ? L'imagination nous met à la
place du misérable plutôt qu'à celle de l'homme heureux ; on sent
que l'un de ces états nous touche de plus près que l'autre. La pitié
135 est douce, parce que, en se mettant à la place de celui qui souffre,
on sent pourtant le plaisir de ne pas souffrir comme lui. L'envie est
amère, en ce que l'aspect d'un homme heureux, loin de mettre
l'envieux à sa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il semble
que l'un nous exempte des maux qu'il souffre, et que l'autre nous
140 ôte les biens dont il jouit.

Voulez-vous donc exciter et nourrir dans le cœur d'un jeune
homme les premiers mouvements de la sensibilité naissante, et
tourner son caractère vers la bienfaisance et vers la bonté ; n'allez

point faire germer en lui l'orgueil, la vanité, l'envie, par la
145 trompeuse image du bonheur des hommes ; n'exposez point
d'abord à ses yeux la pompe des cours, le faste des palais, l'attrait
des spectacles ; ne le promenez point dans les cercles, dans les
brillantes assemblées, ne lui montrez l'extérieur de la grande
société qu'après l'avoir mis en état de l'apprécier en elle-même.
150 Lui montrer le monde avant qu'il connaisse les hommes, ce n'est
pas le former, c'est le corrompre ; ce n'est pas l'instruire, c'est le
tromper.

Les hommes ne sont naturellement ni rois, ni grands, ni courtisans,
ni riches ; tous sont nés nus et pauvres, tous sujets aux misères de
155 la vie, aux chagrins, aux maux, aux besoins, aux douleurs de toute
espèce ; enfin, tous sont condamnés à la mort. Voilà ce qui est
vraiment de l'homme ; voilà de quoi nul mortel n'est exempt.
Commencez donc par étudier de la nature humaine ce qui en est le
plus inséparable, ce qui constitue le mieux l'humanité.

160 À seize ans l'adolescent sait ce que c'est que souffrir ; car il a
souffert lui-même ; mais à peine sait-il que d'autres êtres souffrent
aussi ; le voir sans le sentir n'est pas le savoir, et, comme je l'ai dit
cent fois, l'enfant n'imaginant point ce que sentent les autres ne
connaît de maux que les siens : mais quand le premier
165 développement des sens allume en lui le feu de l'imagination, il
commence à se sentir dans ses semblables, à s'émouvoir de leurs
plaintes et à souffrir de leurs douleurs. C'est alors que le triste
tableau de l'humanité souffrante doit porter à son cœur le premier
attendrissement qu'il ait jamais éprouvé.

170 Si ce moment n'est pas facile à remarquer dans vos enfants, à qui
vous en prenez-vous ? Vous les instruisez de si bonne heure à jouer

le sentiment, vous leur en apprenez sitôt le langage, que parlant toujours sur le même ton, ils tournent vos leçons contre vous-même, et ne vous laissent nul moyen de distinguer quand, cessant
175 de mentir, ils commencent à sentir ce qu'ils disent. Mais voyez mon Émile ; à l'âge où je l'ai conduit il n'a ni senti ni menti. Avant de savoir ce que c'est qu'aimer, il n'a dit à personne : Je vous aime bien ; on ne lui a point prescrit la contenance qu'il devait prendre en entrant dans la chambre de son père, de sa mère, ou de son
180 gouverneur malade ; on ne lui a point montré l'art d'affecter la tristesse qu'il n'avait pas. Il n'a feint de pleurer sur la mort de personne ; car il ne sait ce que c'est que mourir. La même insensibilité qu'il a dans le cœur est aussi dans ses manières. Indifférent à tout, hors à lui-même, comme tous les autres enfants,
185 il ne prend intérêt à personne ; tout ce qui le distingue est qu'il ne veut point paraître en prendre, et qu'il n'est pas faux comme eux.

Émile, ayant peu réfléchi sur les êtres sensibles, saura tard ce que c'est que souffrir et mourir. Les plaintes et les cris commenceront d'agiter ses entrailles ; l'aspect du sang qui coule lui fera détourner
190 les yeux ; les convulsions d'un animal expirant lui donneront je ne sais quelle angoisse avant qu'il sache d'où lui viennent ces nouveaux mouvements. S'il était resté stupide et barbare, il ne les aurait pas ; s'il était plus instruit, il en connaîtrait la source : il a déjà trop comparé d'idées pour ne rien sentir, et pas assez pour
195 concevoir ce qu'il sent.

Ainsi naît la pitié, premier sentiment relatif qui touche le cœur humain selon l'ordre de la nature. Pour devenir sensible et pitoyable, il faut que l'enfant sache qu'il y a des êtres semblables à lui qui souffrent ce qu'il a souffert, qui sentent les douleurs qu'il a
200 senties, et d'autres dont il doit avoir l'idée, comme pouvant les

sentir aussi. En effet, comment nous laissons-nous émouvoir à la pitié, si ce n'est en nous transportant hors de nous et nous identifiant avec l'animal souffrant, en quittant, pour ainsi dire, notre être pour prendre le sien ? Nous ne souffrons qu'autant que
205 nous jugeons qu'il souffre ; ce n'est pas dans nous, c'est dans lui que nous souffrons. Ainsi nul ne devient sensible que quand son imagination s'anime et commence à le transporter hors de lui.

Pour exciter et nourrir cette sensibilité naissante, pour la guider ou la suivre dans sa pente naturelle, qu'avons-nous donc à faire, si
210 ce n'est d'offrir au jeune homme des objets sur lesquels puisse agir la force expansive de son cœur, qui le dilatent, qui l'étendent sur les autres êtres, qui le fassent partout retrouver hors de lui ; d'écarter avec soin ceux qui le resserrent, le concentrent, et tendent le ressort du moi humain ; c'est-à-dire, en d'autres termes,
215 d'exciter en lui la bonté, l'humanité, la commisération, la bienfaisance, toutes les passions attirantes et douces qui plaisent naturellement aux hommes, et d'empêcher de naître l'envie, la convoitise, la haine, toutes les passions repoussantes et cruelles, qui rendent, pour ainsi dire, la sensibilité non seulement nulle,
220 mais négative, et font le tourment de celui qui les éprouve ?